Proudhonisme et Marxisme*

Auteur : Gaëtan Pirou

Août 1919

* Publié initialement dans : Pirou, G. (1919). « Proudhonisme et Marxisme ». *La Grande Revue*, nº 100 (août), pp. 226–241.

Une étude actuelle des idées proudhoniennes peut se proposer deux objectifs. Ou bien l'on s'efforcera de retracer la physionomie historique du Proudhon, de découvrir les directives de sa pensée, de les expliquer par son hérédité et son tempérament, par les milieux sociaux où il a vécu, par les événements dont il a été le témoin. Ou bien, préoccupé d'utilisation plus que de reconstitution, on n'entendra retenir du proudhonisme que ce qui peut servir au savant pour comprendre le monde d'aujourd'hui et prévoir celui de demain, au réformateur pour édifier une doctrine d'action efficace et féconde. Les deux méthodes sont également légitimes. La première s'impose à l'historien des idées, à qui veut nous restituer Proudhon tel qu'il fut. La seconde devra être préférée si l'on cherche moins à décrire le passé qu'à éclairer le présent et à préparer l'avenir.

Suivant qu'on se place sous l'un ou l'autre de ces angles, les rapports entre proudhonisme et marxisme apparaissent très différents.

Historiquement Proudhon et Marx sont adversaires et forment antithèse[1]. Après avoir entretenu des relations amicales et suivies en 1844, lors du séjour de Marx en France, et avoir pendant des nuit entières discuté philosophie et économie politique, ils se brouillèrent irrémédiablement lorsque Marx eut répondu aux « *Contradictions économiques* » par la « *Misère de la Philosophie* » et traité dédaigneusement Proudhon de petit-bourgeois. Les années passèrent sans atténuer cette animosité. En 1865, dans sa célèbre lettre au « *Sozial Democrat* », Marx n'hésitait pas, oublieux de ses éloges passés, à juger en ces termes le mémoire de Proudhon : « *Qu'est-ce que la propriété* » ? « Dans une histoire rigoureusement scientifique de l'économie politique cet écrit serait à peine digne d'être mentionné », et il s'élevait contre « le charlatanisme scientifique, l'insupportable bavardage, le cynisme imbécile » de Proudhon[2].

De fait, entre Proudhon et Marx l'opposition d'esprit et de tendances est manifeste. Alors que la pensée marxiste est née du développement de la vie industrielle, de la grande production concentrée et socialisée dans ses formes techniques sinon dans son régime juridique, la pensée proudhonienne est d'origine et d'orientation essentielle- ment rurales : la cellule sociale de la société que le rêve de Proudhon projette dans l'avenir, ce n'est ni l'usine ni le groupement ouvrier, mais la famille paysanne aux mœurs rigides, à la vie individualiste, dont la propriété, fondée sur la possession, revêt un caractère absolu et sacré. Si Marx pense que l'explication profonde de l'histoire du monde doit être cherchée dans les variations de la technique économique, selon Proudhon le fil conducteur qui permet de s'orienter dans le chaos des événements historiques est de nature philosophique : l'histoire est un long raisonnement et la société une métaphysique en action. Et, tandis que pour Marx un changement dans le mode de production est seul capable de mettre fin à l'instabilité économique et à la lutte des classes, c'est d'une réforme de la circulation et de l'échange, entraînant de proche en proche la disparition de tous les prélèvements usuraires, que Proudhon attend la solution du problème social.

Opposés de leur vivant par leurs personnes et leurs doctrines, Proudhon et Marx l'ont été après leur mort même par les luttes de leurs disciples. Le triomphe du marxisme dans l'Internationale,

[1] Cf. Bourguin, « Des rapports entre Proudhon et K. Marx », *Revue d'Économie politique*, mars 1893, et L. Harmel, « De Proudhon à Marx », *La Clairière*, 15 août 1918.

[2] Cf. également les lettres inédites de Marx et d'Engels publiées dans *Le Mouvement socialiste*, mars–avril 1913 et janvier–février 1914.

après 1867, s'accompagne du déclin du proudhonisme, et la renaissance proudhonienne au début du XX*' siècle s'affirme de plus en plus éclatante à mesure que s'aggrave la crise et la décomposition des idées marxistes. Lorsque Proudhon monte, Marx, par un mouvement en quelque sorte automatique, descend. Ceux qui l'exaltent — un Fournière ou un Rouanet — jugent Marx avec tiédeur, cependant que les marxiste orthodoxes — un Charles Rappoport par exemple — ne dissimulent pas leur mépris pour Proudhon.

Pendant la guerre enfin, l'antagonisme s'est marqué de façon plus vive et plus aiguë encore qu'auparavant et certains ont voulu l'élever à la hauteur d'un conflit, entre deux psychologies nationales. En face de Marx, profondément allemand par son autoritarisme et son matérialisme, on a entendu dresser Proudhon symbole de l'esprit français par son libéralisme intransigeant et son généreux idéalisme. Résumant cette thèse, M. Charles Turgeon pouvait écrire : « Dans ce duel, où l'antipathie de deux esprits s'avive de l'incomptabilité de deux doctrines, il est permis de voir, au-dessus de l'antagonisme de deux orgueils exaspérés, au-dessus même du choc de deux doctrines et de l'opposition de deux tactiques… un conflit plus grave et plus irréductible, le conflit de l'esprit français et de l'esprit allemand »[3].

Que cette façon de présenter les choses soit, dans ses grandes lignes, exacte, je ne songe pasà le nier. Si l'on' veut replacer Proudhon dans son cadre historique, faire une synthèse fidèle de ses pensées, caractériser son influence passée, on est amené nécessairement à mettre au premier plan et en vedette ce par quoi le proudhonisme s'oppose au marxisme.

Mais il n'en est plus du tout de même quand, passant au second point de vue que j'indiquais tout à l'heure, on s'attache principalement à la valeur actuelle, scientifique et pratique, de la pensée proudhonienne. Si nous nous plaçons délibérément sur ce terrain — comme je voudrais le faire au cours des pages qui vont suivre — nous serons amenés à mettre en lumière certaines idées proudhoniennes auxquelles les commentateurs, et peut-être Proudhon lui-même, n'ont parfois accordé qu'une importance secondaire, mais qui, appréciées avec le recul et l'expérience dont nous bénéficions aujourd'hui, se révèlent singulièrement profondes et éminemment utiles pour l'œuvre de révision et de reconstruction que les nécessités de l'heure présente nous imposent.

Et ce ne sont plus alors les aspects par où Proudhon s'oppose à Marx qui nous apparaîtront comme les plus essentiels, les plus dignes d'être retenus, mais au contraire ceux par lesquels Proudhon prépare Marx et le complète. Proudhonisme et Marxisme n'ont pu résister intégralement à l'épreuve redoutable du temps. Sur bien des points ils se sont effrités. Sans vouloir à toute force leur maintenir une unité factice et fragile, gardons-en les fragments les plus résistants et les plus solides. Nous verrons qu'ils s'harmonisent et peuvent s'emboîter pour ainsi dire les uns dans les autres. La construction que nous édifierons ainsi sera peut-être assez différente de la pensée marxiste et de la pensée proudhonienne originelles. Peut-être Marx et Proudhon n'y re- connaîtraient-ils pas toujours h première vue leur inspiration et leur apport. Qu'importe si, par ce moyen, nous réussissons à incorporer le meilleur de leur œuvre dans une philosophie

[3] Charles Turgeon, « Essai sur la conception de l'histoire et du progrès d'après Proudhon », *Revue d'Économie politique*, 1915, p. 258.

historique et une doctrine sociale capables de nous apporter les lumières dont aujourd'hui nous avons besoin.

Proudhon est un dialecticien brillant et vigoureux. Mais c'est aussi un observateur et un réaliste. Ses origines paysannes, sa vie professionnelle, sa philosophie positive, ont développé en lui le goût du concret. Aussi de son œuvre, qui au premier abord se présente comme un enchaînement de syllogismes et de formules abstraites, comme une véritable algèbre sociale, une analyse attentive peut aisément extraire une conception de la *méthode*, de *l'évolution historique*, de la *tactique révolutionnaire* qui, à bien des égards, s'apparente à celle de Marx.

I. D'où vient l'originalité et l'intérêt des *Contradictions économiques* sinon de ce que Proudhon y pose sous une forme nouvelle, imprégnée de relativisme et d'historisme, le problème des rapports entre l'économie politique et le socialisme ?

L'économie politique, il se refuse à la condamner en bloc. Les théories individualistes et optimistes, les doctrines conservatrices et libérales d'un Smith, d'un Jean-Baptiste Say, d'un Bastiat, méritent selon lui d'être étudiées parce qu'elles expriment et résument un ensemble d'observations empruntées à la vie économique d'une certaine époque et de certains pays. L'erreur des économistes est seulement d'avoir pris pour des lois générales et éternelles ce qui n'était que catégories historiques passagères et « de voir dans chaque fait accompli un arrêt de proscription contre toute hypothèse de changement »[4]. Ainsi interprétée, l'économie politique n'est plus qu'une « impertinente rapsodie »[5]. Ramenée au contraire à ses limites et à son sens véritables, conçue comme « le recueil des observations faites jusqu'à ce jour sur les phénomènes de la production et de la distribution des richesses »[6], l'économie politique conserve une haute valeur. « Il se pourrait — déclare Proudhon — que l'économie politique, malgré sa tendance individualiste et ses affirmations exclusives, fût partie constituante de la science sociale dans laquelle les phénomènes qu'elle décrit seraient comme les jalons primordiaux d'une vaste triangulation et les éléments d'un tout organique et complexe »[7].

Quant au socialisme il a eu le tort de se cantonner dans l'abstrait et l'*a priori*, de manquer, au même titre que l'économie politique, du sens historique. « L'erreur du socialisme a été jusqu'ici de perpétuer la rêverie religieuse en se lançant dans un avenir fantastique au lieu de saisir la réalité qui l'écrase »[8]. De là ces utopies, ces reconstitutions arbitraires que Proudhon rejette parce qu'elles sont sans rapport avec la réalité et en conséquence sans intérêt pratique. De là, l'opposition factice qui s'est établie entre l'économie politique et le socialisme. Tandis que l'économie politique, enfoncée dans la routine, méconnaissait l'avenir, le socialisme, perdu dans l'abstraction et le rêve, méprisait la tradition et calomniait le passé. « L'un et l'autre— écrit forte- ment Proudhon — niant tour à tour, le socialisme l'expérience de l'humanité, l'économie

[4] *Contradictions économiques*, I, p. 103.
[5] *Ibid.*, p. 46.
[6] *Ibid.*, p. 37.
[7] *Ibid.*, p. 43.
[8] *Ibid.*, II, p. 395.

politique la raison de l'humanité, tous deux manquent aux conditions essentielles de la vérité humaine »[9].

Découvrir cette vérité humaine et par là même réconcilier l'économie politique et le socialisme, tel est le but que Proudhon se propose ; et, pour l'atteindre, il entreprend d'étudier la société « dans l'ensemble de ses manifestations successives »[10], de découvrir les tendances de l'évolution historique. Lui-même dans *L'Idée générale de la révolution au XIXe siècle*, caractérise sa méthode en ces termes auxquels le marxiste le plus orthodoxe ne trouverait rien à reprendre : « Ce que je vais faire, de même que ce que j'ai fait déjà, n'est donc ni prophétie, ni excitation, ni appel Je dis ce qui est, conséquemment ce qui sera Je ne suis pas plus un diseur de bonne aventure qu'un homme de parti ou de secte. Je tire d'après le présent les conséquences générales de l'avenir. Ce sont quelques feuillets du livre de la destinée que je jette au vent. Gela sera, voilà ce que je puis dire parce que c'est écrit et que nous ne pouvons l'empêcher »[11].

II. L'empreinte du réalisme se retrouve également dans la conception proudhonienne de l'évolution historique. S'il est vrai que Proudhon se représente l'histoire comme une rigoureuse déduction dont une loi philosophique donne la clef et commande le développement, il ne ferme pas pour cela les yeux aux leçons de l'expérience, et ne se refuse pas à voir le rôle que jouent dans la vie des peuples les phénomènes de force et les facteurs économiques. Par là sa pensée reste infiniment plus pleine et plus riche que celle des purs intellectualistes et elle contient des aperçus qu'une philosophie de l'histoire positive et synthétique a intérêt à s'incorporer.

Quelle est par exemple l'attitude de Proudhon à l'égard de la guerre ? Il la condamne en principe, il en pronostique la disparition. Et cependant, il ne peut se défendre pour elle d'une certaine sympathie : elle lui semble légitime en tant qu'elle permet à toutes les forces en conflit de s'affirmer et de se mesurer.

Qu'il y ait dans cette reconnaissance d'un droit de la force une préoccupation réaliste, c'est ce que montrent clairement certains passages de *La Guerre et la Paix*. Proudhon n'y soutient-il pas que la juridiction de la force est conforme à l'orientation de l'esprit moderne, « étranger à la théologie, fatigué de métaphysique, avide d'idées positives, amateur des choses qui s'évaluent et s'escomptent? »[12] Et pour établir, à rencontre des pacifistes sentimentaux, que la guerre est l'état naturel du genre humain, que « la paix véritable, universelle, perpétuelle serait la mort », Proudhon n'invoque-t-il pas les considérations suivantes : « Des femmelettes demandent comment des êtres doués de raison pensent s'honorer en se livrant de si effroyables combats. Qu'elles demandent plutôt comment, le monde étant composé de forces, ces forces agissent les unes contre les autres et par conséquent se combattent. Car le jeu des forces ne ressemble pas à la danse des muses qui, dans leurs chœurs harmoniques, se croisent, s'entrelacent, se retirent, se rejoignent, sans que de leurs mouvement légers et rapides il résulte ni froissement, ni choc. Les forces ne font rien par figures, leur action conclut nécessairement à une réalisation : pour

[9] *Contradictions économiques*, I, p. 43.
[10] *Idée générale*, p. 180.
[11] *La Guerre et la Paix*, II, p. 272.
[12] *La Guerre et la Paix*, II, p. 282.

cela, il faut qu'elles s'entre-choquent, qu'elles s'entre-brisent, qu'elles s'entre-dévorent, à cette condition seulement elles produisent »[13].

De ces forces en action, les principales, bien qu'elles ne soient pas toujours les plus apparentes, ce sont les forces économiques. Proudhon, sagace observateur, s'en rend compte. Dirons-nous qu'en cela il s'est montré un précurseur du matérialisme historique ? Assurément non, si nous donnons aux idées de Proudhon un coefficient calculé d'après la place qu'elles ont tenu dans sa pensée, car ces déclarations de primauté de l'économique sur le politique ou l'idéologiques ont chez lui secondaires, par rapport aux *leitmotive* intellectualistes qui dominent sort œuvre. Mais si nous procédons comme nous le conseille M. Droz à « ce choix du meilleur auquel doivent être soumis les classiques eux-mêmes pour durer autrement que par leur nom »[14], il nous faut alors reconnaître l'importance de certains textes par où Proudhon rejoint, en ce qu'elle a de vrai et de solide, l'interprétation marxiste de l'histoire.

Etudie-t-il, en 1840 et 1841, le régime de la propriété ? Proudhon marque son influence et ses répercussions sur les divers aspects de la vie sociale. Dans le *Premier mémoire*, il déclare que la propriété a été le principe générateur et la cause déterminante de toutes les révolution[15]. Dans le *Second mémoire*, il écrit : « Telle a été chez le peuple la constitution de la propriété, telle aussi fut la famille, tel le mariage, telle la religion, telle l'organisation militaire et administrative, telle la législation et la procédure[16] » et il consacre un chapitre spécial à montrer comment la propriété explique à elle seule l'histoire de Sparte, d'Athènes, de Rome.

Se demande-t-il, en 1851, quel est le fondement de nos sociétés modernes et l'agent secret de leur transformation ? Proudhon n'hésite pas à répondre : « L'économie politique est la reine et la dominatrice de l'époque… L'économie sociale, divinité peu connue, mène le monde »[17].

Recherche-t-il en 1865 les causes profondes de la guerre ? C'est dans l'ordre économique qu'il va les découvrir : « Pour avoir le dernier mot de la guerre nous devons…. considérer qu'indépendamment des motifs de religion, de patrie, d'état, de constitution, de dynastie, il y a la raison non point officielle, à Dieu ne plaise que les déclarations de guerre en parlent jamais, mais très réelle des subsistances… La cause première, universelle et toujours constante de la guerre, de quelque manière et pour quelque motif que celle-ci s'allume,…. c'est le manque de subsistances, en style plus relevé, c'est la rupture de l'équilibre économique »[18].

Essaie-t-il, à la fin de sa vie, de préciser l'importance respective des fonctions économiques et des fonctions politiques ? C'est aux premières qu'il donne la place d'honneur : « En dépit de leur majesté d'apparat, les fonctions politiques jouent un rôle bien moins essentiel que les fonctions économiques. Avant de légiférer, d'administrer, de bâtir des palais, des temples et de faire la guerre, la société travaille, laboure, navigue, échange, exploite les terres et les mers. Entre les fonctions économiques et les fonctions politiques il existe un rapport analogue à celui que la physiologie indique chez les animaux entre les fonctions de la vie organique et les fonctions de

[13] *La Guerre et la Paix*, II, p. 282.
[14] É. Droz, *P.-J. Proudhon*, Librairie de Pages libres, 1909, p. 30.
[15] *Premier Mémoire*, p. 193.
[16] *Deuxième Mémoire*, p. 180.
[17] *Idée générale*, p. 314.
[18] *La Guerre et la Paix*, II, pp. 96–98.

la vie de relation : c'est par celle-ci que l'animal se manifeste au dehors et remplit sa mission entre les créatures, mais c'est par les autres qu'il existe et tout ce qu'il fait dans sa liberté d'action n'est à vrai dire qu'un conclusum plus ou moins raisonné de ses puissances primordiales »[19].

Plus frappant encore est ce passage d'un article publié par Proudhon dans *Le Peuple*, en novembre 1848, et où il nous indique comment un changement dans le régime économique entraîne de proche en proche à sa suite une transformation de la société tout entière : « Si l'antique religion, si les systèmes rebattus de la philosophie, si les anciennes constitutions politiques, si la routine judiciaire, si les vieilles formes de communauté et d'association aussi bien que de littérature et d'art n'ont été que des formules particulières de l'état matériel des sociétés, n'est-il pas évident que, cet état venant à changer, en d'autres termes l'économie politique étant révolutionnée de fond en comble par le changement du rapport entre les deux grandes forces de la production, le travail et le capital, tout change dans la société, religion, philosophie, politique, littérature et arts »[20].

On ne saurait assurément lire ces lignes sans songer à la distinction, que Marx devait rendre classique, entre l'infrastructure et la superstructure sociale.

III. En présence de la lutte des partis et des classes, les sympathies de Proudhon vont d'instinct à la classe moyenne et à la tactique réformiste. C'est parce que Marx l'a senti qu'il a si brutalement condamné le proudhonisme. Toutefois, un examen un peu approfondi laisse apercevoir dans l'œuvre de Proudhon un courant tout différent qui l'incline à certains moments vers la classe ouvrière et les méthodes d'action révolutionnaire. Jamais ce courant ne devait parvenir à prendre le dessus parce qu'il était trop contraire aux tendances les plus générales et les plus profondes de la philosophie proudhonienne. Cependant, déjà visible dans la *Justice dans la Révolution et dans l'Église*, il s'affirme et se précise dans la dernière grande œuvre de Proudhon, dans celle que nous estimons aujourd'hui la plus suggestive et la plus prophétique : La *Capacité Politique des Classes Ouvrières*. « L'idée avec ses catégories — dit Proudhon dans *La Justice* — naît de l'action et doit revenir à l'action à peine de déchéance pour l'agent »[21]. Et il en déduit que l'artisan, l'homme qui agit, n'est nullement inférieur à l'intellectuel, à l'homme qui pense.

Celui qui a son idée dans le creux de la main est souvent un homme de plus d'intelligence, en tout cas plus complet, *que celui qui la porte dans sa tête, incapable de l'exprimer autrement que par une formule »[22]. Pour la même raison, l'industrie occupe dans l'échelle des valeurs proudhoniennes un rang plus élevé que la science. « La science, en effet, est essentiellement spéculative et ne requiert l'exercice d'aucune autre faculté que de l'entendement. L'industrie au contraire est à la fois spéculative et plastique ; elle suppose dans la main une habileté d'exécution adéquate à l'idée conçue par le cerveau… L'ouvrier dûment instruit représente l'intelligence au complet, intuitive et plastique »[23].

[19] *De la Capacité politique des classes ouvrières* (écrite en 1865), p. 162.
[20] Cité par É. Droz, *op. cit.*, pp. 88–89, note 1. On trouverait d'autres textes analogues dans Ch. Turgeon, *art. cit.* Cf. également Gaëtan Pirou, *Proudhonisme et syndicalisme révolutionnaire*, Paris, Rousseau, 1910, pp. 201, 205 et 263.
[21] *De la Justice*, II, p. 215.
[22] *Les Majorats littéraires*, p. 27.
[23] *De la Justice*, II, p. 244.

En conséquence, toute philosophie qui ne repose pas sur l'expérience et la pratique n'est qu'une spéculation inutile et même dangereuse, parce qu'elle tend à entraîner l'homme vers la rêverie et la contemplation pure, à l'écarter du travail et de l'action ; c'est le travers où, selon Proudhon, est tombé le christianisme, et de tous les reproches que Proudhon lui adresse, c'est peut-être celui-là qui lui tient le plus à cœur. L'idée vraie et féconde ne peut surgir que du contact avec le réel. En outre, elle ne peut se traduire en actes que par le concours des praticiens et des masses laborieuses. « Sans doute les idées naissent dans le cerveau du penseur, mais elles ne réussissent que si le peuple s'attache à elles et en fait des institutions et des coutumes que législateurs et justiciers transforment ensuite en articles de lois et en règles pour les tribunaux »[24].

Dès lors, puisque l'homme du peuple est plus près de la vérité que l'intellectuel, celui-ci ne saurait prétendre dicter à celui-là ses devoirs et sa conduite. Qu'il borne son ambition à traduire en formules les aspirations de la masse. « Nous sommes les moniteurs du peuple, non ses initiateurs. Toute notre science consiste à épier les manifestations du peuple, à solliciter sa parole, à interpréter ses actes. Interroger le peuple, c'est pour nous toute la philosophie, toute la politique »[25].

Cette étude, cet interrogatoire, Proudhon s'y est essayé à plusieurs reprises, et c'est dans la *Capacité politique des Classes ouvrières* qu'il a le mieux réussi à en dégager les enseignements[26]. D'abord il constate l'existence, au sein des sociétés contemporaines, de classes distinctes et opposées. Si, depuis 1789, les privilèges sont abolis dans l'ordre politique, l'égalité juridique qui en résulte n'a pas eu pour effet d'uniformiser la vie matérielle, les conditions de production et d'échange. Le libre jeu des facteurs économiques a donné naissance à l'antagonisme des classes, qu'il serait puéril de méconnaître et qu'il convient plutôt de préciser et d'accentuer. Si conciliateur que soit Proudhon, il n'oublie pas que selon la philosophie hégélienne qui lui est chère, c'est lorsque l'antithèse est le plus nette .que la synthèse est le plus facile. Appliquant cette idée à la classe ouvrière, Proudhon en conclut que la meilleure tactique pour elle est l'in- transigeance et la scission. « Se distinguer, se définir, c'est être, de même que se confondre et s'absorber, c'est se perdre. Faire scission, une scission légitime, est le seul moyen que nous ayons d'affirmer notre droit et, comme parti politique, de nous faire reconnaître »[27]. Donc, que la classe ouvrière se repliée sur elle-même, qu'elle répudie toute alliance avec les partis bourgeois, qu'elle marche seule à la bataille avec la conscience de son unité, qu'elle cultive en elle le sentiment de révolte vis-à-vis des classes possédantes et des professions libérales envers lesquelles elle marque beaucoup trop de respect et d'humilité[28]. La bourgeoisie en qui Proudhon a eu longtemps confiance, mais qu'à la fin de sa vie i] juge sévèrement, n'est plus une classe qui veut, mais une coterie qui trafique »[29]. La classe ouvrière, au contraire, possède depuis 1848 la conscience d'elle-même et l'idée qui y correspond. Il ne lui manque plus pour jouir de la peine capacité politique qu'un programme d'action pratique. Le jour où elle l'aura — et Proudhon s'efforce de le tracer — elle

[24] *Capacité politique*, p. 63.
[25] *Mélanges*, I, p. 137.
[26] L. Harmel, « Le Testament de Proudhon », *La Clairière*, 1er mars 1919.
[27] *Capacité politique*, p. 185.
[28] *Ibid.*, p. 38.
[29] *Ibid.*, p. 51.

pourra engager la lutte en toute confiance : de gré ou de force, le capital devra s'incliner devant la suprématie du travail.

Ainsi, à bien des égards, Proudhon annonce ou confirme Marx. Mais ce serait une ingratitude et une erreur que d'accueillir sa pensée seule- ment dans la mesure où elle se rencontre avec la pensée marxiste. Le proudhonisme garde aussi une valeur actuelle en tant qu'il apporte au marxisme trop exclusif, trop schématique, les assouplissements et les compléments nécessaires pour l'adapter aux exigences de la science et de la pratique contemporaines. Considérer comme définitivement acquise' la méthode réaliste et scientifique que Marx a, sinon inventée, du moins définie et appliquée avec une vigueur et une puissance incomparables et, au nom de cette méthode même, corriger ce que la construction marxiste a de trop unilatéral et de trop mécaniste, telle nous paraître être la tâche présente des sociologues et des socialistes. Pour mener à bien cette tâche, c'est du côté de la doctrine proudhonienne qu'il leur faut se tourner. Deux de ses idées directrices, surtout, leur seront d'un précieux secours.

I. On sait quel culte avait Proudhon pour la *liberté individuelle*. « La liberté — écrit-il dans sa profession de foi aux électeurs dont il sollicite le suffrage en 1848 — la liberté, voilà tout mon système : liberté à l'infini, liberté absolue, liberté partout et toujours. » C'est parce qu'il veut la . maintenir hors de toute atteinte que Proudhon repousse les systèmes de réforme qui accrois- sent aux dépens de l'initiative individuelle la sphère d'action et les pouvoirs de l'Etat, qu'il défend contre les attaques de certains de ses amis l'institution de la propriété privée, qu'il n'accepte qu'avec réserve et défiance le principe de l'association. Lors même qu'il semble placer au-dessus de toute autre préoccupation le souci de la justice, Proudhon n'entend point sacrifier la liberté puisque pour lui la justice est « l'équilibre entre les forces, c'est-à-dire entre les libertés »[30].

Proudhon a donc sans cesse présent à l'esprit le droit inviolable de la personne humaine et cela lui permet de poser le problème social d'une façon plus correcte et plus complète que Marx. Ce problème, les marxistes en rétrécissent et en faussent le sens lorsqu'ils se placent sur le seul terrain de l'action et de l'évolution économique, lorsqu'ils voient dans la question sociale une simple « question de ventre ». Si elle n'était que cela, elle serait relativement aisée à résoudre : entre des intérêts rivaux l'accord est toujours possible. La gravité des conflits sociaux vient de ce que la révolte ouvrière n'a pas seulement des causes et des aspects matériels ; elle est fille de la démocratie autant que de la grande industrie, et si elle prend une acuité croissante, c'est que sous l'influence d'une révolution intellectuelle et politique les individus réclament de plus en plus âprement leur indépendance en même temps que, par suite de la révolution industrielle, le besoin de l'action organique et collective se fait de plus en plus impérieux. Marx n'a pas clairement vu cette dualité d'origine et d'éléments. Et la renaissance des idées proudhoniennes, à la veille de la guerre, dans les milieux syndicalistes français, tenait certainement pour une grande part à ce que, mieux que le marxisme orthodoxe, le proudhonisme offrait un aliment et un écho au sentiment qu'avaient les travailleurs de leur dignité personnelle et de leur valeur humaine.

[30] *Théorie de la propriété*, p. 144.

D'ailleurs, si Proudhon a vu comment le problème se pose, il s'en faut de beaucoup qu'il l'ait résolu. Sa philosophie optimiste l'a conduit à penser que la liberté individuelle illimitée et la justice sociale parfaite pouvaient aisément coexister, que la libre volonté des hommes suffirait à assurer l'ordre économique, et que l'Etat disparaîtrait un jour pour laisser place au règne des contrats : illusions naïves que nous ne pouvons partager. Toutefois même cette partie constructive de l'œuvre de Proudhon n'est pas complètement périmée et désuète. Parce qu'il a senti de plus en plus les questions politiques et que les formes rigides et traditionnelles d'autorité devraient être remplacées par des combinaisons plus souples et plus démocratiques, Proudhon a été mis sur la voie du fédéralisme économique. Il n'en a point sans doute creusé et analysé la notion comme devaient le faire de nos jours M. Paul Boncour ou M. Maxime Leroy. Il est déjà très beau qu'il ait eu l'intuition de cette idée féconde qui permet d'accorder et de réaliser, en ce qu'ils ont d'exact et de légitime, l'économisme marxiste et l'individualisme proudhonien.

II. En mettant en lumière l'importance croissante que prend dans le monde moderne la volonté des individus d'affirmer leur personnalité et de se gouverner librement, Proudhon humanise l'histoire et la philosophie sociale. De même le *rationalisme proudhonien* élargit et corrige heureusement sur bien des points la conception marxiste de l'évolution historique. Qu'il s'agisse du sens de la révolution de 1789, du contenu du socialisme, ou de l'idée de patrie, Proudhon me paraît avoir vu souvent plus juste que Marx, parce qu'il a compris qu'on ne se rend pas un compte exact des transformations que subissent les sociétés si l'on s'attache exclusivement, pour les expliquer, à leur substrat économique et technique.

A rencontre de ceux qui la considèrent comme un simple changement de régime politique ou comme un simple transfert de propriété, Proudhon estime que la Révolution française marque pour le monde le début d'une ère entièrement nouvelle et dans son grand ouvrage : De *la justice dans la Révolution et dans l'Église*, Proudhon, passant successivement en revue tous les problèmes sociaux, montre que pour chacun d'eux la philosophie révolutionnaire, reposant sur l'expérience et sur la raison, conduit à des solutions incompatibles avec celle qu'avait adoptées l'ancien monde construit sur le principe de la révélation. Cette vue des choses est-elle exacte ? Ce n'est point le lieu d'en discuter ici. Mais nous pouvons du moins signaler qu'elle est confirmée par l'opinion de quelques-uns des sociologues les plus récents et les plus autorisés. Citons-en deux seulement. L'historien italien, M. Guglielmo Ferrero dans son livre si original et si suggestif *Entre deux mondes* expose en ces termes l'esprit de la révolution : « La révolution française a été bien autre chose que la chute d'une vieille dynastie ou qu'un changement d'institutions ; elle a été le nouvel assaut donné par les titan à l'Olympe ; elle a été le plus formidable acte de volonté dont l'histoire fut jamais témoin, l'acte de volonté qui renversa tous les anciens ^talons de mesure par lo moyen desquels l'homme avait jusqu'alors jugé 'la qualité du monde et qui en imposa de nouveaux ; elle a été la bataille rangée que l'homme a livré à Dieu pour le jeter à bas de son trône. Depuis des siècles l'homme, par la petite guerre des philosophes et des savants, inquiétait les communications entre la terre et le ciel, si bien qu'enfin, lorsque l'heure fut venue, les gros bataillons se mirent en marche, coururent à l'assaut et Dieu fut réduit à n'être plus qu'un fantôme philosophique. Sur les degrés de son trône s'est assis l'esprit humain »[31].

[31] G. Ferrero, *Entre deux mondes*, pp. 325–326.

De même M. Paul Bourde, cherchant à définir les tendances maîtresses de la révolution, déclare qu'elle a apporté au monde une conception nouvelle de la destinée humaine, s'analysant en une triple croyance à la Ixinté naturelle de l'homme, au droit au jDonheur dans la vie présente, au progrès social continu et infini, et il montre com- ment ces trois articles fondamentaux du credo révolutionnaire s'opposent radicalement aux dog- mes chrétiens : « La croyance à l'excellence humaine est la négation de la croyance que la nature de l'homme est corrompue ; la' croyance au bonheur dans la vie présente est la négation de la croyance que la vie est une pénitence ; et la croyance au progrès est la négation de la croyance que la terre est un lieu d'expiation. Entre la conception révolutionnaire et la conception catholique de la destinée humaine, l'antagonisme est absolu et il n'est aucune institution sociale, aucune solution pratique, aucune démarche individuelle au sujet de laquelle elles puissent s'en- tendre. Toujours, où l'une approuve, l'autre blâme... Qui se donne à une conception se sépare par là même de l'autre »[32]. Je ne sais si M. Bourde avait lu Proudhon dont il ne cite pas le nom, mais à coup sûr son étude si vigoureuse et si fine de l'esprit révolutionnaire eut comblé d'aise l'adversaire de Mgr Mathieu, cardinal-archevêque de Besançon.

Si la lutte engagée entre l'Ancien Régime et la Révolution en 1789 est en son essence d'ordre philosophique et spirituel, cela est vrai également des conflits politiques et sociaux qui se déroulent de nos jours sous nos yeux. C'est dire que Proudhon ne se représente pas le socialisme comme une doctrine ou un mouvement à contenu purement utilitaire et économique. Pour lui, le socialisme tire sa valeur de ce qu'il donne satis- faction, mieux que le régime actuel, à notre idéal d'égalité et de justice. En ce sens il est le prolongement et l'épanouissement de la démocratie, et l'on sait que Proudhon, s'il s'est exprimé parfois en termes assez durs sur le compte de la République et du Suffrage Universel, n'en est pas moins fermement et profondément démocrate. L'un des mérites qu'il reconnaît au régime démocratique est précisément d'ouvrir la voie, par l'égalité politique qu'il institue, à l'égalité économique et sociale. « Entre l'égalité ou le droit politique et l'égalité ou le droit économique il existe un intime rapport, en sorte que là où l'un des deux est nié, l'autre ne tardera pas à disparaître »[33]. Inversement, là où l'égalité politique règne, l'égalité économique devra un jour ou l'autre triompher. « Pour moi — déclare Proudhon — le socialisme est le terme formel, l'expression complète de la République »[34].

Mis en garde par sa philosophie intellectualiste et rationaliste contre l'indifférentisme politique, Proudhon est aussi protégé par elle contre les tentations de l'indifférentisme national. Il aime en la France « la patrie des chantres de l'Eternelle Révolution »[35]. Il se rend compte que, malgré toutes les servitudes, en aucun lieu de la terre, ni dans l'Europe ni dans l'Amérique, l'esprit qui est tout l'homme n'est aussi libre que chez nous »[36]. Mais, si son patriotisme trouve son fondement dans l'amour de la raison et de la justice, il y trouve aussi ses limites. Patriote, Proudhon n'est point nationaliste, et il va jusqu'à dire, dans une lettre à son ami Beslay : « Je serais homme à immoler ma patrie à la justice si j'étais forcé de choisir entre l'une et l'autre »[37].

[32] Paul Bourde, « Qu'est-ce que la Révolution française ? », *Mercure de France*, octobre 1914, p. 410.
[33] *Capacité politique*, p. 214.
[34] *Mélanges*, II, p. 132.
[35] *La Révolution sociale démontrée par le coup d'État*, p. 280.
[36] *Mélanges*, III, p. 33.
[37] *Correspondance*, IV, p. 256.

Ne nous dissimulons pas au reste que l'intellectualisme de Proudhon ne l'a pas toujours heureusement inspiré et que, à cet égard encore, un travail sérieux de révision et de libre choix s'impose à nous. Proudhon, dans l'ardeur de sa foi en la raison explicative et organisatrice du monde, n'a pas toujours estimé à leur juste va- leur les forces qui dans la vie réelle la contre- carrent et la combattent, souvent avec succès. Son réalisme économique lui a fait pressentir la puissance des intérêts, non celle des sentiments et des instincts. Or, aujourd'hui, si nous sommes de plus en plus convaincus, nonobstant les efforts des écoles anti-intellectualistes, que la rai- son nous fournit un merveilleux instrument d'investigation scientifique, en revanche l'observation et l'expérience nous ont amenés à reconnaître que les « actions non-logiques », pour employer la terminologie expressive de M. Vilfredo Pareto, restent de nos jours, malgré les progrès de la science et de l'esprit critique, les plus nombreuses et les plus importantes, et que les théories rationnelles ne sont souvent qu'un paravent et un décor idéologique, un vernis dont les hommes aiment à recouvrir leur conduite, et qui n'en révèle, pas les mobiles profonds. Et certaines solutions de Proudhon nous semblent alors discutables et fragiles. Nous ne sommes plus aussi assurés que lui que l'on puisse « noyer l'amour dans la justice » sans en méconnaître la nature, ou éliminer le christianisme sans mettre en péril la moralité individuelle et sociale, ou affirmer que l'humanité, une fois la réformée sociale accomplie, entrera dans une ère de sérénité et de félicité.

L'individualisme et le rationalisme, lorsqu'ils se présentent comme des théories abstraites, comme des concepts absolus, ne parviennent trop souvent qu'à mutiler et à déformer la réalité sociale qu'ils prétendent dominer et régenter. Ils valent dans la mesure où ils expriment et traduisent des forces agissantes et c'est pourquoi l'on tirera du proudhonisme ce qu'il contient d'utile et de fécond non en l'opposant au marxisme mais en lui empruntant, pour les combiner avec le matérialisme économique, les éléments d'une doctrine largement réaliste.

Dans les dernières années avant la guerre, l'idée de réconcilier Marx et Proudhon était, pour ainsi dire, dans l'air. On peut même considérer comme des efforts de synthèse entre proudhonisme et marxisme les théories du syndicalisme révolutionnaire et la doctrine de Jaurès. Mais il ne me semble pas, quelque utiles qu'aient été à certains égards ces tentatives, qu'elles puissent aujourd'hui nous suffire et nous satisfaire pleinement.

I. L'école qui, sous la direction de M. Georges Sorel a entendu extraire du syndicalisme révolutionnaire une philosophie, eut le grand mérite de tirer de l'oubli ou elles étaient injustement tompées certaines parties capitales de l'œuvre de Proudhon. On appréciera combien cela était nécessaire lorsqu'on se rappellera qu'en 1892 un esprit aussi judicieux et aussi averti d'ordinaire que M. Maurice Bourguin déniait à Proudhon tout sens historique et déclarait « molle et nébuleuse » la *Capacité Politique des Classes Ouvrières*. Les théoriciens du syndicalisme ont contribué à dissiper ces préventions. Mais ils ont eu le tort de trop s'attacher aux aspects individualiste et traditionaliste de la pensée proudhonienne et d'avoir par là rendu fragile leur synthèse des théories marxistes et des théories proudhoniennes.

En effet, à mettre l'accent, sans atténuations ni réserve, sur l'individualisme proudhonien, ils devaient être conduits à s'orienter du côté de Nietzsche beaucoup plus que du côté de Marx. Des trois ancêtres auxquels tour à tour ils se réfèrent — Nietzsche, Marx, Proudhon — il semble bien que le premier soit leur plus authentique maître et que la notion de la classe ouvrière sur laquelle repose leur système soit une transposition des thèses nietzschéennes sur le plan social comme l'impérialisme en est une autre sur le plan national. Les doctrines qui placent au-dessus de tout comme un absolu l'individu, la classe, ou la nation ne sont-elles pas des variantes d'un même état d'esprit mystique et romantique et ne présentent-elles pas toutes ce trait commun que le mépris de la raison et l'oubli de la mesure leur font perdre le sens des limites et de l'universel ? Aujourd'hui où plus que jamais nous sentons combien ce sens des limites est nécessaire au maintien de l'ordre et de la civilisation ce n'est pas dans cette direction que nous pouvons chercher notre voie et notre salut.

Quant au traditionalisme moral qui constitue un des aspect les plus curieux de la pensée proudhonienne, il ne nous semble pas non plus qu'une doctrine d'avenir puisse lui accorder la place d'honneur que MM. Georges Sorel et Edouard Berth lui réservent. Si chez Proudhon un moralisme intransigeant et austère a pu coexister avec une très grande hardiesse dans la révision et la critique des institutions politiques ou sociales, nous ne pouvons ériger ce cas particulier à la hauteur d'un système. Il nous paraît au contraire que de plus en plus les doctrines qui entendent maintenir dans leur rigidité et leur pureté les règles et les pratiques morales seront entraînées par là à prendre une attitude défiante et hostile à l'égard de l'es- prit critique, à l'égard des partis et des classes populaires, tandis qu'à l'inverse les doctrines novatrices et modernes, éprises de reconstruction rationnelle, seront amenées à étendre leurs efforts d'assouplissement à la vie morale et familiale. Entre les unes et les autres le fossé se creuse et se creusera chaque jour davantage, et le socialisme s'orientera nécessairement vers l'émancipation de la femme, l'élargissement du mariage, l'atténuation de la puissance paternelle et maritale — toutes réformes qui eussent fait horreur à Proudhon. Si donc l'on veut à toute force maintenir au premier plan du proudhonisme les préoccupations éthiques sévères, ce n'est point dans le sens socialiste que l'on sera entraîné, mais dans sens conservateur et même réactionnaire. Aussi bien l'on sait que MM. Georges Sorel et Edouard Berth ont aujourd'hui plus de lecteurs et de disciples dans les milieux d'*Action Française* qu'à la C. G. T.

II. A la différence des théoriciens du syndicalisme révolutionnaire qui, philosophiquement, se rattachent au courant anti-intellectualiste et bergsonien, Jaurès était bien fait pour comprendre, aimer et partager les tendances rationalistes de Proudhon. Proudhon et Jaurès appartiennent à une même famille d'esprits soucieux de logique et de clarté, confiants en l'avenir des idées de justice et de progrès social. Mais, en raison même de cette affinité, Jaurès n'a pas, dans sa synthèse, accordé au marxisme, au réalisme, au matérialisme, une assez large place. Quoiqu'il eût pour Marx une grande admiration, on ne risque guère de se tromper en affirmant qu'il est toujours resté assez loin de la pensée marxiste véritable et que même quand il a paru y donner son adhésion il le fit — sans peut-être s'en rendre compte — plutôt par habileté de tactique que par une conviction profonde et intime. Philosophe plus Qu'économiste, Jaurès n'a en somme demandé à Marx que la confirmation de thèses auxquelles il était par avance acquis. Aussi retrouve-t-on dans sa pensée et dans son œuvre quelques-unes des erreurs et des illusions qui

entachaient celles de Proudhon et qui tenaient à ce que Proudhon, comme lui, s'était laissé trop souvent entraîner hors du réel par son idéalisme et son optimisme.

Quelque attachement et quelque respect que nous ayons pour la grande figure et le puissant génie de Jaurès, c'est un devoir pour nous de ne point cacher ni atténuer sur ce point notre pensée. Les leçons de la guerre, le bain de réalisme oij elle nous a plongés doivent, me semble-t-il, nous amener à renverser les proportions du dosage que Jaurès avait établi entre la pensée proudhonienne et la pensée marxiste. Plutôt que d'emprunter à l'idéologie proudhonienne les lignes directrices de notre conception du monde, et de ne demander à Marx que des détails ou des exeïnples, c'est le marxisme (et ce qui, dans le proudhonisme, le corrobore et le rejoint) qui nous fournira la méthode et le corps d'idées centrales auxquels viendront s'adapter les corrections et les compléments que la pensée proudhonienne, en ce qu'elle a de spécifique, peut utilement nous donner. Même ainsi limitée, la valeur du proudhonisme reste encore considérable. Et elle sera appelée à grandir graduellement dans l'avenir à mesure que les dures contraintes économiques se desserreront, que les nécessités d'airain s'assou- pliront sous la pression de la volonté et de la raison humaine, — à mesure que les hommes, s'appuyant sur la réalité pour la transformer, réussiront à faire pénétrer dans le monde une plus large part de leur idéal.